

MARIO LUCAS

Paysages



... Paysages des lambeaux, des nerfs lacérés, des "saudades".

Paysages pour couvrir les plaies, l'acier, l'éclat, le mal, l'époque, la corde au cou, la mobilisation.

Paysages pour abolir les cris.

Paysages comme on se tire un drap sur la tête.

Henri Michaux – *Peintures*

NOUS SOMMES TOUS DES PAYSAGES, SI, SI, JE VOUS ASSURE. Tenez, n'avez-vous jamais eu ce brouillard devant les yeux, en vous-même parfois? Et ce vent dans votre crâne qui passe d'une oreille à l'autre? Vous voyez que j'ai raison. Et ces mains, tels des lierres, qui s'agrippent à tout ce qu'elles touchent? Et ces pieds qui s'enracinent? On est la mer, on est la montagne, nous sommes des vallons verdoyants, on est la nature.

Mais les choses sont parfois bizarres, tenez, moi l'autre jour, j'étais sur la jetée d'un port, à côté d'un phare et je voulais être ce phare pour dominer les flots... J'étais devenu ce phare, mais je sentais les vagues rugirent en moi... j'étais devenu la mer. En me retournant, le phare avait disparu. Cela m'est arrivé plusieurs fois: en devenant un paysage ou un objet ou autre chose, le reste disparaissait.

Essayez, vous verrez, c'est bien pratique, c'est comme si on passait de l'autre côté d'un miroir! Un autre monde s'offre à nous. Finis les guerres, la misère, la maladie, l'hypocrisie, les cris des hommes, le béton qui s'étale à perte de vue, les odeurs pestilentielles des décharges sauvages, la vieillesse, la noirceur d'un monde absurde...

Être la nature, la sentir s'immiscer par nos narines, emplir nos poumons. Parfois, elle ne ressemble pas à ce que l'on voit mais est-ce vraiment important ? Ce qui compte, c'est qu'elle soit là, quelle que soit sa forme.

Dans un tableau, chacun y voit ce qu'il veut, ce qu'il ressent, ce qu'il est. Quelles que soient sa forme et ses couleurs.

Eh oui, c'est comme ça quand on est devant un tableau de Zao Wou-Ki, on est dans un autre monde, notre monde, la nature nous envahit, mille paysages s'offrent à nous. Nos paysages intérieurs. On s'invente nos Propriétés, comme Henri Michaux (un ami de Zao Wou-Ki) se créait les siennes :

(... Je me soutiens grâce à cette conviction qu'il n'est pas possible que je ne trouve pas mon terrain et, en effet, un jour, un peu plus tôt, un peu plus tard, le voilà ! Quel bonheur de se retrouver sur son terrain !...)

(Un petit aparté, juste pour dire que j'ai un peu une réaction similaire quand je suis devant un tableau de Fautrier: ses toiles sont non-figuratives mais, d'emblée, on est plongé dans les horreurs de la guerre. La seule différence (à mon humble avis) entre ces deux peintres est que, autant Fautrier nous plonge dans la connerie humaine, autant Zao Wou-Ki fait tout pour nous en protéger, il nous offre des refuges.)

Je regarde à nouveau ce tableau, je me plonge dans l'écume, je suis l'écume et rien, ni personne, ne viendra m'en sortir. Je me retourne, derrière moi le chemin s'estompe.



Je retourne au large, le soleil fait sur mon dos des reflets bleutés, je passe sur les rochers, m'y agrippant parfois, emportant même de petits crabes dans mes entrailles. Un roulement résonne en moi comme le son d'un tambour, je lèche mon corps pour y retrouver ce goût de sel que j'aime tant. Je suis seul(e) au milieu de territoires que j'ignore désormais. Des vaisseaux m'éraflent le corps, de petits bonshommes bedonnants tentent de voler une petite partie de moi-même. Je fonce sans cesse vers la plage, marque un petit temps d'arrêt et repars comme on va et vient dans le ventre d'une femme.

